LE VIEIL HOMME QUI MARCHAIT

Robert Rouette

Robert Rouette

Le vieil homme qui marchait

© Robert Rouette, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8423-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Origène n'avait pas tout à fait un an quand il a franchi sur ses petites pattes potelées et arquées la courte distance qui séparait les genoux de papa des bras de maman. Il venait d'apprendre à marcher. Seul terrain d'ailleurs où il a jamais réussi à devancer sa soeur cadette. Soixante dix ans plus tard, il marche toujours.

La grand-rue du village passée, il y a la route et il y a l'accotement, c'est la fin des trottoirs, il y a les champs, les petits boisés qui se succèdent. Des autos filent, le soleil matinal, bas encore, droit devant, inatteignable, des goélands tournoient au-dessus du McDo, le vent en poupe aide le marcheur. Origène parfois compte ses pas pour mieux se concentrer. Il arrête à cent et recommence, car après cent il a tendance à s'embrouiller. Bien sûr on peut mettre un pied devant l'autre, on peut faire des pas, mais marcher, on parle de sérieusement marcher, c'est une affaire de discipline, de concentration, d'intensité. Il va comme ses semelles, l'esprit au ras du sol. Rien de bien difficile, il a toujours peiné à s'élever. C'est une machine conçue pour la marche bien davantage que pour la boxe, les calculs compliqués ou le nirvana. Certains dorment leur vie, lui marche sa vie. Content, heureux que son ombre puisse le suivre, il se sent accompagné, comme s'ils étaient deux. Quand il ne compte pas ses pas, il se répète: *le bon air, il est tout à moi le bon air.*

Origène entend des pas derrière lui sur le gravier. Pourtant son rythme est bon. Il allonge le pas, il n'aime pas qu'on parvienne à le doubler, il n'en a pas l'habitude. Le bruit des pas derrière lui se rapproche. Un homme arrive à sa hauteur, c'est un grand Noir, très mince, les mains dans les poches de son blouson des Lakers. Les deux marcheurs ont la même cadence, mais les jambes de l'autre sont démesurées, on dirait des échasses. Il dépasse sans saluer. Pour le rattraper, Origène devrait courir. Or si le muscle cardiaque est toujours vaillant, les muscles jambiers au-delà d'une certaine sollicitation ne répondent plus.

Le grand Noir (appelons-le Bertrand puisque c'est son nom), d'un élan de tendresse apprise, jouant son rôle, avait effleuré du bout des lèvres la tête de Cunégonde sa… conjointe attitrée, avait ébouriffé la tignasse blonde et crépue de

la petite Flore qui rangeait ses cahiers dans son sac et se préparait pour l'école, avait avalé une dernière gorgée de café à la sauvette et avait enfin enfilé son blouson des Lakers, envahi des pieds à la tête par un soudain goût d'évasion. Il s'apprêtait à franchir le seuil quand Cunégonde lui avait lancé hey ! tout en pointant du doigt l'autocollant fixé sur le frigo: *Aide toi et le ciel t'aidera.* Ce qui signifiait dans la vraie vie de tous les jours trouve-toi une job au plus sacrant ! Facile à dire ! Il avait cogné à tellement de portes qu'il en avait eu les jointures rougies. C'est du moins ce qu'il s'évertuait à lui répéter.

Voler une voiture, pour Bertrand, s'avérait aussi aisé qu'un jeu d'enfant. La Buick était là, innocente et belle, n'attendant qu'à être cueillie comme un coquelicot aurait-on dit. Rouge, intérieur noir, fraîchement sortie du lave-auto, anonyme parmi des dizaines dans le parking du Rona. Une Buick, c'était l'auto dont son grand-père avait rêvé toute sa vie, la Roadmaster, celle avec 4 trous d'aération sur les ailes qu'on pouvait admirer dans sa version crème et vert tendre sur un calendrier accroché depuis des lustres au mur des toilettes. Il désirait rejoindre à une trentaine de kilomètres de la ville un dealer avec qui il avait fait autrefois les quatre cents coups et discuter affaires.

L'aiguille indique un bas niveau de carburant. Heureusement le trajet pour se rendre aux Chutes-des-Anges sera court. La Buick rouge traverse la banlieue aux allures de village perdu, drabe, presque sans âme et presque sans arbre. Aussi bien prévenir son *bro* de sa venue. La main gauche sur le volant maintenant le portable, Bertrand s'applique à signaler à l'aide de la main libre. Une voix neutre répond il n'y a aucun abonné au numéro que vous composez. Forcément il a dû faire une erreur en signalant. Il se remet donc à pianoter les dix chiffres. Et tout à coup, BANG !

Il a eu beau freiner brusquement avec toute la puissance de sa longue jambe, le choc fut terrifiant. Il venait de renverser un passant, un homme, probablement âgé. Il gisait inerte, juste là, sur la chaussée. C'est un Bertrand paniqué qu'on vit sortir de la Buick. Sur le trottoir opposé, deux témoins de la scène, des jeunes à peine plus d'une douzaine d'années. Emporté par la peur, la culpabilité et la caféine aussi, il se mit à courir à toutes jambes pour fuir les lieux de l'accident abandonnant la Buick. Voler une auto dans un parking est une chose, culbuter un vieil homme au volant d'une auto volée, surtout s'il y a récidive, c'est tout autre chose.

Ce n'est qu'une fois rendu à Saint-Prosper qu'Origène eut un petit creux dans l'estomac. Il avait entamé son déjeuner d'un bol de céréales All-Bran et d'une banane pas trop mûre comme d'habitude, à la pension de madame Sanscartier où il habite, lorsqu'une scène ponctuée de mots jetés à tue-tête avait éclaté à propos de la télé, rien d'inhabituel, entre la vieille Bélec, toujours ornée tôt le matin comme un abat-jour fleuri des années folles, ses lèvres beurrées du même rouge que ses confitures, et Martine, la fille de la maison, polissonne et gâtée. Et comme Origène abhorre la violence, il a préféré quitter la table.

On peut lire sur la devanture de l'unique restaurant du village: *À la bonne franquette.* Il entre. La plupart des tables sont prises et sur la dizaine de tabourets, trois sont occupés. Le grand Noir, débarrassé de son blouson des Lakers qu'il a accroché en entrant, termine son club sandwich le nez dans son assiette. Origène s'installe tout bonnement, prenant soin de laisser un tabouret libre entre eux. À Gabrielle la serveuse, son prénom est écrit en majuscules blanches sur son tablier rose, il commande une soupe aux tomates et un verre d'eau. Poussant son assiette devant lui tout en machouillant un cure-dents, le grand Noir se met à toiser son voisin.

— Le marcheur, tantôt sur la route, c'est toi ?

— J'dirais ben qu'oui.

— Hum ! Tu vas où comme ça ?

— Il faut que j'retourne à 'pension.

Gabrielle sans sourire apporte un napperon en papier, une cuiller, la soupe aux tomates.

— Pardon madame, avec mon verre d'eau, j'pourrais-tu avoir des biscuits soda ?

— Hum ! Moi je continue, j'ai un vieux copain à rencontrer. Hum… Ta pension où tu restes, c'est loin ? Ça coûte cher une pension.

— J"sais pas trop, c'est ma soeur qui paie avec l'argent des parents qui sont morts ça fait longtemps.

— Tu m'as pas l'air trop futé, toi, est-ce que je m'trompe ?

— Si tu le dis… J'ai pas été à l'école ben longtemps. J'étais pas comme y

disaient une tête à Papineau. Ma soeur, elle, a l'était bonne à l'école, dit Origène tout en égrenant ses craquelins dans sa soupe fumante.

— Tu travailles pas, tu fais rien dans la vie ?

— Je marche. Quand j'marche pas, je r'garde passer les autos sus la galerie. Avant j'travaillais un peu partout, au lave-auto, au Esso pour le gaz, j'faisais des gazons aussi l'été, pis j'peltais des perrons l'hiver, j'gagnais ma vie. Astheur ma soeur, a me donne mon argent de poche les dimanches.

— Hum ! T'aurais pas par hasard un dix pour m'aider un peu à payer mon club ? Tu vois, le *bro* que je vas rencontrer, y me doit pas mal d'argent. Ça m'arrangerais.

— J'ai jusse un cinq.

— Donne quand même, j'vas payer pour nous deux et j'm'occupe du tip.

Bertrand surveille la télé, comme flottant dans un coin au ras du plafond, au cas où on rapporterait l'accident aux nouvelles. L'homicide pense-t-il. Deux blondes aux larges sourires y devisent de choses et d'autres sauf de tragédies. Il y avait sur les lieux deux jeunes témoins se rappelle Bertrand. Il fait le point: un, il est grand, deux, il est un Noir. Il ne peut absolument rien y changer. Trois, il portait un blouson des Lakers qu'il a pris soin de laisser sur la patère parmi d'autres en entrant. Quatre, il était seul, et ça... ça pourrait toujours s'arranger.

Une fois tous les deux sortis sur le trottoir, Origène dit: "Tu t'es trompé de blouson, le tien, y était jaune avec queque chose d'écrit dans le dos."

— Laisse, t'occupe pas, j'y gagne au change, et c'est ça qui est important. Celui-là est plus chaud, regarde, il est doublé. Dis donc, tu vas pas r'tourner à ta pension ?

— Ben oui, j'arrive toujours avant quatre heures. Y faut pas que j'inquiète madame Sanscartier, a serait pas contente.

— J'te trouve sympathique, mon vieux, j'aimerais bien qu'on fasse un bout d'chemin ensemble. J'dois rencontrer un bon ami, y reste pas bien loin. Tu pourras toujours téléphoner queque part ou tiens j'te prêterai mon portable pour dire que tu seras un peu en retard, non ? Tu connais le numéro de téléphone ?

— Facile à retenir, c'est mon année de naissance. 1947. Celui de ma soeur,

c’est 0217, le jour pis le mois de sa fête.

— Tu veux dire le 2 du dix-septième mois ? Y a pas de dix-septième mois.

— Ben si tu le dis... j’avais pourtant toujours pensé qu’c’était le numéro d’sa fête.

— Bon, viens, on va pas rester trop longtemps aux alentours du restaurant. On sait jamais qui on pourrait rencontrer. On va traverser, il y a plus d’ombre et j’suis plus à l’aise à l’ombre, tu comprends ? Pour les coups d’soleil. C’est quoi ton nom ?

— Origène.

— Quel drôle de nom. J’te demanderai pas si tu as déjà été marié, avec un nom comme ça, on s’marie pas. De toute façon t’as pas la tête d’un gars qui a déjà été marié. Je me trompe ?

— Non. Mais y en a eu une que j’ai regardé pas mal longtemps.

— Tu l’as juste regardée, pis rien d’autre !

— Gisèle, a l’a déménagé, je l’ai perdue de vue. Mais sa photo, je l’ai toujours, tu veux que j’te la montre ?

— Non ! Moi c’est Bertrand. Ça fait penser à un nom de famille, mais c’est mon prénom. J’reste avec une bonne femme, elle est pas aussi noire que moi. Elle a eu une p’tite fille d’un autre gars, un blond. On s’arrange. Elle est très contrôlante, une vraie mère poule. Le monde est divisé en deux, ceux qui font partie d’ses poussins et ceux qui veulent lui prendre ses poussins. Tu vois l’genre ? Et ses poussins, il faut qu’ils fassent comme elle dit. Avant je travaillais dans une cuisine de restaurant, des heures de fou ! Je viens tout juste de laisser y a à peine un mois que déjà a veut que j’trouve queque chose… queque chose à son goût ben sûr. Faut jamais dévier d’la ligne droite avec elle. Tu comprends ce que j’veux dire ? Tu sais ce que ça veut dire la ligne droite ?

— Ben c’t’une ligne qui va comme le chemin dret devant…

— Comme c’est comique. Quand j’étais ti-gars, on était deux Noirs dans la classe. Et l’autre ti-gars noir me disait y faut gratter, frotter notre peau noire avec une brosse pour l’enlever si on veut devenir plus intelligent.

— Moi, j'te trouve ben ben intelligent.

— Hum ! Ta madame Sanscartier, a cherche à t'contrôler ?

— Un peu, des fois.

— Tu m'le dis si tu trouves que je marche trop vite pour tes petites jambes.

— Tant qu'je sus pas trop essoufflé, ça peut toujours aller, répondit Origène.

La marche rapide commençait à lui rosir les joues. Il avait un visage sans ride qui n'a jamais vraiment connu le chagrin. Un visage d'homme ayant vécu sa vie dans l'innocence. Bertrand s'arrêta soudain devant la vitrine d'un marchand de tronçonneuses et regarda à l'intérieur avec grand intérêt. Il fit signe à Origène de s'approcher.

— Écoute-moi bien, on va entrer tous les deux, moi je vas aller vers l'arrière regarder les casquettes et toi pendant c'temps-là tu d'mandes au commis si y tient de l'huile à chaîne, c'est facile, répète ce que j'viens de dire pour voir.

— Est-ce que vous tenez d'l'huile… à … chaîne, c'est ça.

— Y va dire oui c'est certain. Après tu diras j'repasserai demain.

— Mais j'repasserai pas demain…

— Ça fait rien, c'est pas important. Ensuite on sort ensemble. C'est tout.

Origène eut droit à quelques tapes dans le dos quand ils se retrouvèrent tous les deux sur le trottoir en train de marcher. Il avait récité ses deux phrases comme un acteur chevronné même s'il a été un peu désarçonné quand le commis lui a demandé s'il désirait de l'huile légère ou plus visqueuse, pendant que Bertrand à l'autre bout du magasin enfournait une casquette sous son blouson. Il exhiba fièrement son large sourire et son trophée avant de s'en couvrir la tête, tout content de parvenir ainsi à cacher sa tête crépue de Noir.

— C'est du vol, dit Origène d'une voix faible, le front soucieux.

— Du vol ? C'est pas du vol, c'est du légitime approvisionnement. Dans les pays d'où ma race vient, quand on a faim, on lève le bras et on cueille une banane. On a besoin, on prend, et c'est permis par les lois d'la nature. Y a pas de faute, y pas de péché, dit encore Bertrand du haut de ses interminables échasses.

— Pourquoi Origène que tu ris toujours ?

— C'est parce que j'comprends pas. Pis quand je comprends pas trop, je sus porté à rire pour montrer que j'comprends même si c'est pas drôle.

La tête blanche et la casquette marine. Origène et Bertrand côte à côte, dépareillés, marchant d'un bon pas. Étrangement quand l'un rit, on lui voit les dents du bas, et quand l'autre parle il montre ses dents du haut. Il fait frais, le temps au fond du ciel est incertain, mais le soleil là-haut tient bon pour le moment. La route est longue et vallonneuse entre Saint-Prosper et le village suivant. Que des fermes proprettes poussées à l'orée d'érablières touffues, la plupart des bâtiments sont en bois blancs, les autres sont en briques rouges. Septembre, ce mois blond coincé entre les largesses d'août et les petitesses d'octobre. Origène à chaque enjambée expulse à pleins naseaux l'air vicié de ses poumons. On ne sait trop s'il est un jeune vieux ou un vieux jeune. Il marche pour durer comme un coeur bat sans raison, pour ne pas s'arrêter.

— Quand j'étais en… en institution, y m'ont préposé aux cuisines, dit Bertrand. Ma spécialité, c'était le chop suey. Tu veux connaître mon secret ? J'ajoutais des zestes d'orange pendant la cuisson. Quand j'en prépare à 'maison, Cunégonde est prête à m'pardonner tous mes écarts, c'est tout dire. Et toi, tu cuisines ? Sûr que non, t'es en pension. À part marcher et regarder les autos passer assis sur ton perron, t'as un autre passe-temps ?

— Des fois, je vas voir des morts au Salon, et des fois j'les suis à l'église et au cimetière. J'aime les morts, y sont doux, j'aime aussi les parents des morts, y m'ouvrent les bras comme un ami même si j'les connais pas. J'aime les cimetières aussi, c'est tranquille, et pis les enterrements, c'est un peu triste. Je vas souvent sur la tombe de mon 'tit homme, c'est mon neveu que j'appelle mon 'tit homme, Philippe le bébé de ma soeur, y est mort, y avait pas encore un an.

— Et ta soeur, elle est beaucoup plus jeune que toi ?

— J'avais dix ans et mes parents, y m'avaient donné un tout p'tit canard pour Pâques, un vrai p'tit canard vivant, un bébé jaune qui faisait coin coin. J'l'aimais beaucoup, j'en prenais soin. Et pis ma soeur qui a trois ans, Louise qu'a s'appelle, la v'là qui s'amène dans le salon avec dans ses mains mon canard, mort, le cou brisé, et qu'a me dit: *câké canard.* A l'y avait cassé le cou à mon canard. J'y pardonne pas, câlisse.